

Le Coq Pelaud

La guerre de 14-18 au front et au pays

"Mieux vaut se
disputer autour
d'une table que sur
un champ de
bataille."

Jean MONNET

Il y a 90 ans : l'Armistice du 11 novembre 1918 **LA GUERRE EST FINIE**

A St-Symphorien, la fin de la guerre, sanctionnée par la signature de l'Armistice au matin du 11 novembre, fut comme de partout en France célébrée avec liesse et soulagement. Voici comment les pelauds ont vécu ce grand jour qu'ils attendaient depuis si longtemps. Récit d'après le témoignage de Marie Grange.

LE COQ PELAUD A 4 ANS

En 2004, quand sous un coup d'illumination, nous décidâmes de créer ce bulletin sur la guerre de 14-18 à St Sym, nous n'imaginions pas alors qu'il aurait une si longue vie. Et si en ce mois du 90ème anniversaire de l'Armistice, nous en profitons pour livrer les témoignages dont nous disposons, ceux de Marie et d'Eugène Grange, ce n'est pas pour mettre un point final au journal, mais pour coller au mieux à l'actualité.

En 45 numéros, -soit près de 200 pages- nous vous avons livré les informations collectées pour vous faire mieux découvrir le sacrifice des 104 pelauds morts au champ d'honneur ainsi que les souffrances de ceux qui restaient au pays. Il reste encore beaucoup à dire. C'est pourquoi le Coq Pelaud continuera à paraître. **MERCI DE VOTRE FIDELITE.**

Dimanche 10 novembre 1918 - Marie Grange comme tous les français attend pour demain la signature de l'Armistice par les Allemands. Elle écrit à son mari Eugène qui aura 41 ans ce jour-là : « Demain, jour de ton anniversaire, les boches maudits auront à se prononcer pour ou contre l'armistice : leur réponse ne fait pas de doute, aussi quel bonheur de voir enfin cesser cette si épouvantable guerre ! »

Le 11 novembre au matin, quand elle commence sa lettre, l'Armistice n'est pas encore signé. C'est en plein milieu de sa correspondance qu'elle va l'apprendre. Elle peut alors savourer la joie de la fin de la guerre :

« Allons, voilà de nouveau la population de St Symph en branle-bas pour la soi-disant signature de l'armistice (nouvelle qui cette fois encore n'a rien d'officiel). Décidément, les Pelauds sont gens facilement inflammables : de nouveau clairons et trompettes se sont fait entendre, on court de partout chercher des lanternes vénitiennes pour la grande retraite au flambeau de ce soir. Déjà de nombreux drapeaux flottent aux fenêtres, etc. La nouvelle peut être très vraie et il le faudrait bien, mais cette fois tout de même on se méfie d'un nouveau canard...

Un roulement de tambour, le garde publie l'armistice, les cloches sonnent à toute volée... Deo gratias, c'est bien la fin de la guerre ! Je tremble, je ris et je pleure tout à la fois : il y a 1562 jours les cloches sonnaient la mobilisation... Non ! on ne

peut pas dire ce que l'on éprouve !

À demain, je te quitte pour aller pavoiser moi aussi, quel bonheur ! mais est-ce vrai ? on ne peut presque pas y croire. »

Et le lendemain 12, elle peut raconter en détail le déroulement de cette journée historique :

« Deo Gratias !... Oui, gloire à Dieu ! Cette fois enfin l'armistice est signé, la nouvelle, officielle cette fois, nous est parvenue dans la journée et aussitôt tout a été en grande liesse. Toutes les cloches de France ont lancé leurs plus jolis carillons. Quelle différence avec le tocsin de la mobilisation qui sonnait le glas de tous les cœurs ! Tambours, clairons, etc. se sont mis en branle. Mais c'est le soir surtout que l'enthousiasme s'est donné libre cours : une grande retraite au flambeau a eu lieu. Hommes, femmes, enfants, tous y prenaient part. Jean et Henri (= fils aîné et neveu : 10 ans) munis de lanternes vénitiennes, ainsi que d'autres petits garçons, encadrés par les pompiers, marchaient joyeusement, tu parles s'ils étaient heureux. Jojo et Pépé (= les deux plus jeunes enfants : 3 et 6 ans) n'avaient jamais été à pareille fête car depuis 1914, on n'avait vu si beau pavoisement ainsi que de si belles illuminations et feux d'artifice : enfin bref ! tout le monde était bien content et ma foi ! il y avait bien de quoi.

Mais si à l'arrière l'enthousiasme était à son comble, qu'est-ce que ce devait être sur le front ?

suite page 2

LE COQ PELAUD vient de prendre connaissance de l'abondante et riche correspondance d'Eugène et de Stéphanie Besson, cordonnier et marchands de chaussures, parents de Joseph, François, Jean et Marguerite.